

ENTRE CHIENS ET LOUPS

4. LE RETOUR DE L'AUBE

Dans la même série :

Entre chiens et loups
La couleur de la haine
Le choix d'aimer

Traduit de l'anglais par
Amélie Sarn

Cet ouvrage a été réalisé par les Éditions Milan,
avec la collaboration d'Astrid Dumontet et de Claire Debout.
Mise en pages : Pascale Darrigrand

Titre original : *Double Cross*
Copyright © Oneta Malorie Blackman, 2008
*First published in Great Britain by Doubleday, an imprint Random
House Children's Books*

Pour l'édition française :
© 2009, Éditions Milan, pour la première édition
© 2012, Éditions Milan, pour le texte et l'illustration
de la présente édition
1, rond-point du Général-Eisenhower, 31101 Toulouse Cedex 9, France
Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse
ISBN : 978-2-7459-5974-4
editionsmilan.com

MALORIE BLACKMAN

**ENTRE
CHIENS
ET LOUPS**

**4. LE RETOUR
DE L'AUBE**

•
MILAN

*Pour Neil et Lizzy,
Maman et Wendy
– avec tout mon amour.*

*Un grand merci à Annie et Sue
– que ferais-je sans vous ?*

*Lizzy, voilà le livre que tu m'avais demandé
– d'une certaine façon...*

The mere imparting of information is not education. Above all things, the effort must result in making a man think for himself...

When you control a man's thinking you do not have to worry about his actions. You do not have to tell him not to stand here or go yonder. He will find his « proper place » and will stay in it.
Carter G. Woodson

Se contenter de délivrer des informations n'est en aucun cas de l'éducation. Par-dessus tout, le but doit être de permettre aux hommes de penser par eux-mêmes...

Quand vous contrôlez les pensées d'un homme, vous n'avez plus à vous inquiéter de ses actions. Vous n'avez plus à lui demander de ne pas bouger ou d'avancer. Il trouvera « sa place » et y restera.

*... What would he do,
Had he the motive and the cue for passion
That I have ?*
Hamlet – Acte II scène II

... Que serait-il donc, s'il avait les motifs et les inspirations de douleur que j'ai ?

Prologue

Le Glock 23 était lourd dans ma main. Bien calé. La crosse nacrée, blottie dans la chaleur de ma paume. Cette fois, c'est moi qui tenais le semi-automatique de McAuley.

Un vrai flingue. Dans ma main.

Une machine à tuer.

Où était-ce moi la machine à tuer ? Où finissait ma main et où commençait l'arme ? Je n'étais plus capable de le dire.

Et maintenant ?

McAuley était assis par terre. Le flot de sang qui s'était écoulé de son nez n'était plus qu'un mince filet. Son costume blanc haute couture et la chemise assortie s'étaient froissés et en désordre autour de lui. L'hémoglobine qui avait aspergé son costume çà et là ressemblait à une peinture abstraite. Je fixais une des taches au milieu de la poitrine de McAuley.

On dirait plus un test de Rorschach qu'une peinture, ai-je songé bêtement.

Ça m'a fait penser à mon propre visage, bien amoché.

Et maintenant ?

Les cheveux blonds de McAuley pendaient comme des spaghettis trop cuits. Ils étaient striés de rehauts de rouge – le sang de sa dernière victime – qui gouttaient sur ses épaules. Les éclaboussures sur sa veste auraient pu servir d'illustration dans

un catalogue de médecine légale. Avec un peu de chance, le flic chargé des premiers relevés sur la scène de crime serait amateur d'art.

J'ai jeté un œil vers la porte du bureau. Les coups sourds et irréguliers qui résonnaient depuis tout à l'heure commençaient à me porter sur les nerfs. Le bruit vibrait à l'intérieur de ma tête et je n'arrivais plus à me concentrer. J'ai serré le poing, enfonçant mes ongles courts le plus profondément possible dans ma chair. Je devais résister à la tentation de laisser le tambourinement frénétique dicter le rythme de mes pensées.

Réfléchis, Tobey, réfléchis.

Il devait y avoir un moyen de sortir de cette merde.

Mais, alors même que j'essayais de m'en convaincre, je savais que je me racontais des histoires.

Affronte la vérité, Tobey. Ton heure est venue.

– Durbridge ! Tu peux commencer à creuser ta tombe parce que t'es déjà mort ! Tu m'entends ?

J'ai balancé un coup de pied entre les jambes de McAuley et je me suis autorisé un bref sourire de satisfaction en entendant ce salopard pousser un hurlement et en le voyant se recroqueviller. Petits plaisirs. Rien ni personne dans le bureau de McAuley ne m'empêcherait de frapper encore. Surtout maintenant que j'étais sûr de ne pas m'en sortir. Le sourire s'est effacé de mon visage alors que McAuley se tortillait sur le sol. Au son des rugissements de douleur de leur patron, les hommes de McAuley ont cogné plus fort sur la porte. Heureusement pour moi, McAuley dans sa paranoïa avait veillé à ce qu'elle soit blindée. Elle résisterait un bon moment, mais même l'acier de cette porte n'avait pas le pouvoir d'empêcher les hommes de main de McAuley de m'infliger la punition qu'ils me réservaient. J'avais encore une ou deux minutes avant que les

boiseries de l'encadrement craquent et après je serais dans les emmerdes jusqu'au cou.

Est-ce que c'était possible ? Est-ce que j'avais une chance de m'en sortir ?

Bon Dieu, oui !

Moins de six semaines plus tôt – une éternité –, je pensais qu'on ne pouvait pas tomber si bas. J'imaginai à cette époque que s'il arrivait que l'on touche le fond, on ne pouvait alors que remonter à la surface. Mais alors que l'amour que je portais à Callie m'avait appris que le paradis n'a pas de limites, la haine que je vouais à McAuley m'avait enseigné que l'enfer n'en avait pas plus.

McAuley s'est mis à rire. Il était toujours recroquevillé, les mains en coupe sur le sexe, mais il trouvait ça drôle. L'ignoble McAuley, McAuley le gros dur. Mes doigts ont caressé la détente du revolver. Un feu incandescent coulait dans mes veines, brûlant ma raison et toutes mes sensations. Dévorant ma peur. J'avais une arme à la main et elle était comme une seringue qui injectait de l'adrénaline pure directement dans mon cœur.

Les coups sourds et exaspérants sur la porte étaient de plus en plus insistants.

– Tu es mort, Durbridge, répéta McAuley, et tu ne peux rien contre ça.

J'ai appuyé le canon du revolver sur sa tête, imprimant un petit cercle sur sa tempe. Il est devenu plus immobile qu'une statue.

– Alors on crèvera ensemble, fumier, ai-je murmuré. On crèvera ensemble.

**SIX SEMAINES
PLUS TÔT**

Lever de rideau

I. Tobey

– Tobey, je me disais que euh... enfin, je pensais que... euh... toi et moi... on pourrait aller... euh... je sais pas moi... au cinéma ou... je pensais... manger un truc ce week-end ?

Bon sang ! Elle n'était pas capable de faire une phrase simple sans la truffer de « euh » et de « je pensais » ?

– Je peux pas, Misty. Je suis déjà pris.

J'ai rebaisé les yeux vers ma BD, une histoire de *fantasy* humoristique bien meilleure que je ne l'avais pensé quand je l'avais empruntée à la bibliothèque.

– Ah oui ? Tu fais quoi ?

– Je suis occupé, c'est tout.

J'ai froncé les sourcils sans prendre la peine de lever la tête.

– Tout le week-end ?

– Oui.

– Tu fais quoi ?

Je me suis tourné pour la regarder en face. Misty a rejeté en arrière ses cheveux châtain éclairés de mèches blondes. Son geste était affreusement artificiel et il n'était pas difficile de deviner qu'elle l'avait répété un nombre incalculable de fois devant son miroir.

– Tu fais quoi ? a-t-elle répété.

Cette fille commençait à me taper sur les nerfs. Elle me courrait après depuis le début du trimestre et elle ne s'était jamais découragée devant les prétextes que je trouvais pour lui échapper. Elle était bouchée ou quoi ? Mademoiselle je-suis-super-sexy-et-je-le-sais s'est penchée vers moi. Si près que j'ai dû me reculer, sinon elle m'embrassait le cou.

– J’ai des trucs prévus avec ma famille. On va rendre visite à des oncles et des tantes, ai-je improvisé.

Mon problème, c’est que je suis trop gentil, ai-je pensé amèrement. Pourquoi est-ce que je ne lui disais pas tout simplement que je n’avais aucune envie de sortir avec elle ? Premièrement, si je la prenais dans mes bras, j’aurais l’impression d’étreindre une baguette chinoise. Moi, j’aimais les courbes. Et même si elle m’avait attiré – ce qui n’était pas le cas –, il était hors de question que je sorte avec l’ex de mon pote Dan. Définitivement, elle n’avait aucune chance.

– Peut-être... euh... le samedi suivant ? On pourrait... euh... aller se promener... si tu as envie ? a repris Misty.

Remets les mots dans l’ordre : Dents. Poules. Quand. Auront. Les. Des.

La porte de la classe s’est ouverte et Callie Rose est entrée. Elle s’est arrêtée un instant en voyant qui était assis à sa place. Puis, le visage fermé, elle s’est approchée de Misty.

– Excuse-moi, a-t-elle dit.

– Je suis en train de discuter avec Tobey, a riposté Misty.

– Alors change de chaise. Celle-là, c’est la mienne, a rétorqué Callie.

– Euh... tu peux pas t’asseoir ailleurs en attendant que le cours commence ? a tenté Misty.

Oh oh. J’ai retenu ma respiration. Callie a plissé les yeux en laissant son sac glisser sur le sol. Elle était à une nanoseconde du stade « Dégage de là si tu veux pas que je te casse la tête » niveau 1.

– Misty, a-t-elle prononcé lentement et d’une voix douce. Je voudrais que tu me rendes ma chaise.

– Si j’étais toi, je ferais ce qu’elle dit, ai-je prévenu Misty.

Même si, tout au fond de moi, l'idée d'assister à un crêpage de chignon me plaisait assez, je n'avais pas vraiment envie que Callie s'attire des ennuis et me le reproche jusqu'à la fin du trimestre.

Misty s'est raidie et s'est levée.

– Je ne suis pas près d'oublier ça, Callie, a-t-elle lâché.

– C'est ça. Prends une photo si tu veux, ou va chercher ton caméscope, je m'en fiche comme de ma première chaussette ! Et maintenant, dégage !

Callie a fait un pas de côté pour laisser passer Misty puis s'est assise sur sa chaise enfin libre.

– Quelle conne ! a-t-elle marmonné en fouillant dans son sac à la recherche de son livre d'histoire.

Elle a jeté un coup d'œil vers Misty qui avait rejoint sa place.

– Si elle avait des revolvers à la place des yeux, je serais morte, a-t-elle lâché en se tournant vers moi.

Elle était à moitié agacée, à moitié amusée, et ça se voyait dans ses yeux qui étaient passés du marron au noisette. À chaque fois qu'elle était perturbée ou en colère, ses iris tournaient au vert. C'était une des nombreuses raisons pour lesquelles j'étais fou d'elle. Elle avait le regard le plus expressif du monde. Des yeux caméléons qui changeaient de couleur en fonction de son humeur.

– C'est quoi ce truc ? Dès que je veux m'asseoir à côté de toi ou que je m'approche à moins de 500 mètres de toi, je tombe sur cette fille ! a-t-elle lancé.

Je me suis mordu les joues pour ne pas pouffer. Un ricanement et Callie me décapitait. J'ai tenté un haussement d'épaules nonchalant.

– Elle voulait quoi cette fois, Mystérieuse ? a demandé Callie.

– Pourquoi est-ce que tu l’appelles toujours comme ça ?
ai-je ri.

Je connaissais la réponse mais je trouvais que ce surnom ne collait pas vraiment à Misty.

– C’est son nom, c’est tout, Misty-mystérieuse. C’est pas moi qui lui ai choisi son prénom... a rétorqué Callie. Et tu n’as pas répondu à ma question.

– Elle me proposait de sortir avec elle ce week-end.
J’ai observé attentivement la réaction de mon amie.

Elle a secoué la tête.

– Bon sang, elle lâche pas l’affaire !

– Tu es jalouse ? ai-je demandé, plein d’espoir.

Les sourcils de Callie se sont arqués si vite et si haut sur son front qu’on aurait dit qu’elle venait de se faire faire un lifting instantané.

– Tu rigoles ? Je la trouve pathétique, c’est tout. Elle s’est jetée à ta tête pendant tout le trimestre et j’ai pas l’impression de t’avoir vu faire le moindre mouvement pour l’encourager. En fait, quand elle s’adresse à toi, tu te contentes de croiser les bras et de faire la tronche. Je pensais qu’elle finirait par comprendre.

– Et c’est pour ça que tu as les yeux verts... ai-je souri.

– Tobey, je ne sais pas de quoi tu parles, mais t’as intérêt à te reprendre. Et vite !

– Ma Callie est jalouse !

Mon sourire s’est élargi.

– Mais t’inquiète pas, ma belle, il n’y aura jamais personne d’autre que toi dans ma vie !

– Va te faire voir, Tobey, a grogné Callie.

– Je te le jure !

J’ai posé les mains sur ma poitrine en prenant une expression ridiculement romantique.

– Je te donne... mon cœur.

J'ai tendu les mains vers elle au-dessus de sa table. Elle m'a jeté un regard noir et, prenant son stylo plume, elle a fait semblant de me poignarder en plein cœur. J'ai éclaté de rire, mais j'ai dû m'arrêter car M. Lancer, le prof d'histoire, entraît. Callie a marmonné toutes sortes de menaces à mon encontre comme elle le fait à chaque fois que je lui porte sur les nerfs.

J'adorais ça. C'était pour moi la plus douce des musiques.

Callie a réprimé un rire alors que la sonnerie annonçait la fin du cours. J'avais passé les cinquante dernières minutes à lui écrire des mots débiles et à faire des commentaires à voix basse sur la calvitie naissante de M. Lancer et son crâne chaque jour un peu plus déplumé. On ne pouvait s'empêcher de penser à une certaine partie de l'anatomie masculine et il était hors de question que je laisse passer une telle occasion d'amuser Callie. Pendant tout le cours, elle avait dû garder sa main sur sa bouche pour ne pas exploser. J'adorais faire rire Callie. Dieu sait qu'elle ne riait pas si souvent depuis que sa grand-mère était morte dans l'explosion de l'hôtel *Isis*.

Elle était en train de prendre son sac et je n'avais pas eu le temps de me lever que nous avions déjà de la compagnie.

Ce crétin de Lucas Cheshie.

Misty n'était pas la seule à être complètement bouchée. Si je ne savais pas encore comment définir ma relation avec Callie, j'étais au moins sûr de ce qu'elle et Lucas n'étaient pas : un couple. Ils ne sortaient plus ensemble. Alors pourquoi continuait-il à rôder autour d'elle ? Il était plus âgé que nous et il n'était pas dans notre classe, mais il avait dû apercevoir Callie

par la fenêtre et il était entré. Il me faisait penser à une odeur nauséabonde qui s'accroche à la peau et dont on n'arrive pas à se débarrasser. Pot de colle !

M'ignorant totalement, Lucas a interpellé Callie d'une voix douce :

– Salut Callie Rose, ça va ?

Le sourire de Callie a disparu et elle a aussitôt pris une attitude distante. Je lui en ai été reconnaissant. C'était toujours ça de pris.

– Ça va. Et toi ?

– Tu me manques, a souri Lucas.

Callie a cherché quelque chose à répondre mais elle n'a pas trouvé et s'est contentée de hausser les épaules. J'ai dévisagé Lucas mais il n'avait pas l'intention de me donner la satisfaction d'admettre mon existence.

– Tu peux m'ignorer tant que tu veux, ai-je lancé, mais si tu crois que je vais te laisser seul avec Callie...

Je lui ai signifié mon hostilité par un regard assassin.

– Je suis content de te voir sourire à nouveau, Callie Rose, a repris Lucas. Je suis content que tu commences à surmonter ton deuil.

La lueur dans les yeux de Callie s'est éteinte, comme si un gros nuage noir était passé devant le soleil. La grand-mère de Callie était morte deux mois plus tôt mais Callie n'avait rien surmonté du tout. Je me demandais même parfois si elle arriverait un jour à passer au-delà de cette épreuve.

– Je crois que tu étais très proche de ta grand-mère Jasmine, a continué Lucas.

J'ai jeté un coup d'œil à Callie avant de me tourner à nouveau vers Lucas. Un cyclope avec un crayon planté dans la pupille aurait vu que Callie commençait à se sentir mal. Si Lucas ne

s'en rendait pas compte, c'est qu'il était stupide. Et Lucas était tout sauf stupide.

Callie restait silencieuse.

– Callie, si tu as besoin de parler de ta grand-mère ou de la manière dont elle est morte avec quelqu'un, tu peux venir me voir. Je suis là pour toi, d'accord ?

Lucas a souri.

– Je veux juste que tu saches que je suis ton ami. Je le serai toujours. Si tu as besoin de quoi que ce soit, tu peux compter sur moi.

Sidéré, j'ai de nouveau regardé Callie. Avec quelques mots bien choisis, Lucas avait réussi à la mettre à terre, et maintenant il donnait l'impression de danser sur son cadavre. Le visage de mon amie a pris une expression égarée comme à chaque fois que l'on évoquait sa grand-mère Jasmine. Dans ses yeux verts brillaient les larmes qu'elle essayait désespérément de retenir. Callie détestait qu'on la voie pleurer. Mes poings se sont serrés. Je faisais appel à toute ma détermination pour ne pas cogner cet abruti.

Lucas a passé sa main sous le menton de Callie pour l'obliger à lever la tête. Il continuait de m'ignorer.

– N'oublie pas ce que je viens de te dire. Ce ne sont pas des mots en l'air.

Il a souri une nouvelle fois, puis s'est éloigné pour rejoindre ses copains qui l'attendaient dans le couloir.

Callie et moi étions seuls dans la classe. Je me suis mordu la lèvre. Que dire ? Que faire ? J'étais nul pour ce genre de truc.

– Callie...

Je me suis tourné vers elle juste à temps pour voir une larme – une seule – perler au bout de ses cils avant de s'écraser sur sa joue.

– Fais pas gaffe à lui, Callie. C'est un naze ! ai-je grondé, furieux.

Perplexe, Callie m'a regardé, les paupières toujours tremblantes.
– Pourquoi tu dis ça ? Il essayait juste d'être gentil.
– Gentil, mon cul ! Il a fait exprès de...
– C'est quoi ton problème, Tobey ? a murmuré Callie. Tu veux que je te dise, je n'ai aucune envie de parler de tout ça maintenant !

– Callie ! Tu vois pas ce que Lucas essayait de faire ? Il voulait juste...

Mais je parlais dans le vide. Callie était déjà à la porte, me laissant dans la salle de classe.

Tout seul.

Jasmine Hadley : une des victimes de l'attentat terroriste

Jasmine Hadley a finalement été identifiée hier comme une des victimes de l'explosion de l'hôtel *Isis*. L'ex-femme de Kamal Hadley, ancien Premier ministre, a été tuée il y a maintenant cinq jours, période nécessaire aux médecins légistes pour être sûrs de son identité. D'après une source bien informée, « les dommages subis par le corps

étaient si importants qu'il a fallu combiner les empreintes dentaires et l'ADN pour obtenir confirmation ».

Un homme nihil a également été tué et la police fait son possible pour établir son identité et sa connexion éventuelle à l'attentat. Non encore revendiqué, cet acte est attribué à la Milice de libération. L'ex-mari de Jasmine Hadley, Kamal Hadley, dont le parti a enregistré un échec cinglant aux dernières élections, n'a pas souhaité faire de commentaire.

2. Callie

J'avais beau essayer, je ne parvenais pas à me débarrasser de cet article. Quand il n'était pas dans ma main, il était dans ma tête. La photo de grand-mère Jasmine s'étalait sur deux colonnes. Je connaissais cette photo. C'était celle avec Grand-Mère au milieu, Maman et moi à sa droite, tante Minerva, oncle Zuri et Taj à sa gauche. Elle datait d'au moins dix ans et Grand-Mère avait l'air si heureux. Si fier. Je lui avais demandé de me parler de cette photo. Je n'avais que cinq ou six ans quand elle a été prise et, pour être honnête, je ne me rappelais rien de cette journée. De plus, je ne trouvais pas ce cliché si extraordinaire mais Grand-Mère en avait un exemplaire encadré sur sa table de nuit, un autre, également encadré, sur son piano et une version plus petite dans son portefeuille. On aurait dit que Taj venait de se mettre le doigt dans le nez ou qu'il s'apprêtait à le faire, Maman semblait s'ennuyer à mourir et tante Minerva regardait oncle Zuri au lieu de faire face à l'appareil. Mais Grand-Mère s'en fichait.

– J'avais toute ma famille autour de moi, m'avait-elle répondu quand je lui avais posé la question. C'est ce qui donne son importance à cette photo.

Elle avait ajouté mélancoliquement :

– Il ne manquait que ton père, Callum.

Pour illustrer l'article, le journal nous avait effacés et il ne restait que Grand-Mère. J'avais plié et déplié ce morceau de papier si souvent qu'il était devenu aussi fragile qu'une toile d'araignée mais ça ne m'empêchait pas de le relire. Tous les jours.

Tous. Les. Jours.

J'essayais de comprendre ce qui s'était passé. Grand-mère Jasmine avait-elle voulu retourner la bombe contre oncle Jude ? Était-elle allée à l'hôtel pour la lui jeter au visage ? La bombe avait-elle explosé par accident ? Oncle Jude l'avait-il déclenchée délibérément ? Grand-mère Jasmine avait-elle essayé de se cacher et de fuir ? Y avait-il eu lutte ? Si c'était le cas, grand-mère Jasmine n'avait eu aucune chance. Elle avait pris ma bombe et, telle que je la connaissais, elle s'était fait un plaisir de la rapporter à Jude. Mais elle savait forcément à quel point oncle Jude était dangereux. La bombe l'avait tué. Et elle avait également tué Grand-Mère. Je ne pourrais jamais me le pardonner.

Oncle Jude et grand-mère Jasmine étaient morts par ma faute.

C'est ma bombe qui les avait tués.

J'avais fabriqué cette chose, je l'avais assemblée avec rage et haine. Quand je repensais à tout ce qui s'était passé dans ma vie depuis quelques mois, j'avais l'impression d'entrer dans l'esprit tordu d'une personne inconnue. Je me repassais mes souvenirs et je voyais défiler les pensées et les actes d'une étrangère. Mais cette étrangère, c'était moi.

– Grand-mère Jasmine, je te demande pardon...

Pardon. Quel mot ridicule. Si faible.

Pardon.

Je méprisais ce mot.

J'ai enfoui mon visage dans mes mains. Je ne voulais plus qu'on me voie et je ne voulais plus rien voir. Dans des moments comme celui-ci, je n'avais qu'une envie : devenir minuscule et trouver un endroit pour disparaître à jamais. Pour me cacher des autres et de moi-même. Un tel endroit existait-il ? J'aurais donné tout ce que je possédais pour le trouver.

Quelques courts moments de répit. Je ne pouvais rien espérer de mieux à présent. Fragments, secondes, où j'oubliais comment ma grand-mère était morte. Parfois quand je préparais le repas avec Maman et qu'elle me souriait. Ou quand je me disputais avec grand-mère Meggie et qu'elle me faisait les gros yeux. Quand je travaillais à mes devoirs avec Tobey et qu'il faisait exprès de me taquiner. Durant tous ces merveilleux instants, j'oubliais. Mais ils étaient rares.

Je ne pouvais même pas reprocher à oncle Jude ce qui s'était passé. Pas vraiment. Mon oncle était un soldat. Un terroriste. Un homme triste, amer et plein de colère. Depuis sa mort, j'avais appris beaucoup à son sujet. Internet et la bibliothèque du quartier m'avaient fourni tous les détails que je voulais. Je regrettais de ne pas avoir pris le temps de faire ces recherches quand il était encore en vie. Tobey avait essayé de me prévenir, Lucas aussi, mais j'avais refusé de les écouter. Je pensais qu'oncle Jude était le seul être capable de me comprendre, le seul qui ne me mentait pas. Comment avais-je pu me tromper à ce point ? Manifestement, je n'étais pas très perspicace. Et le plus pathétique dans toute cette histoire, c'est qu'avant la mort d'oncle Jude, j'étais persuadée d'avoir la capacité d'évaluer n'importe qui en trois coups d'œil. Quelle idiote !

Oncle Jude n'a fait que me mentir. Il débordait de haine. Et il s'était empressé de déverser ce trop-plein en moi. Je l'ai laissé faire. Et même si c'est lui qui m'a expliqué comment fabriquer cette bombe, ça ne m'aide pas à me pardonner sa mort. Sa mort et celle de Grand-Mère...

Un des premiers actes de ce gouvernement quand il est arrivé au pouvoir, il y a maintenant quelques mois, a été d'abolir la peine de mort. Pour de bon, cette fois. Enfin, il faut l'espérer. Elle avait déjà été abolie il y a soixante ans, puis remise

à l'ordre du jour cinq ans avant ma naissance à la suite d'un référendum où une énorme majorité s'était prononcée en faveur de la pendaison pour les terroristes de la Milice de libération et les meurtriers coupables d'actes aggravés. Le gouvernement actuel a déclaré que des circonstances extrêmes ont conduit à de mauvaises décisions comme le rétablissement de la peine de mort et de la condamnation sans jugement. Pourtant, une partie de moi aimerait se rendre au poste de police le plus proche et demander à être punie, quelle que soit la sentence. Surtout si c'était la peine de mort.

« Grand-Mère, j'aimerais tant que tu puisses m'entendre. Me détestes-tu ? Tu ne peux pas me haïr plus que je ne me hais moi-même. Je ne voulais pas que tu sois blessée. Je te jure que telle n'a jamais été mon intention. Je n'avais plus toute ma tête. Je ne savais plus qui j'étais ni qui était ma famille. Je le sais maintenant. Mais j'aurais souhaité le comprendre autrement qu'au prix de ta vie. Maman ne cesse de me répéter que je ne dois pas m'en vouloir, que tout est la faute de Jude. Mais je ne suis pas stupide. Grand-Mère, je te demande pardon.

– Callie Rose, tu ne m'as pas entendue t'appeler pour le dîner ?

Maman se tenait dans l'encadrement de la porte, les mains sur les hanches.

– Tout le monde t'attend.

– Nathan est là ? ai-je demandé en repliant l'article pour le remettre dans le tiroir de ma table de chevet.

Maman a laissé retomber ses bras le long de son corps et elle est entrée dans ma chambre en poussant un soupir presque imperceptible.

– Oui, il est là. Je l'ai invité à passer la soirée avec nous. Callie... Est-ce que... est-ce que ça t'embête pour Nathan et

moi ? Nous n'avons pas vraiment eu l'occasion d'en discuter depuis... depuis la mort de ta grand-mère.

– Ça ne me pose aucun problème, Maman, ai-je répondu honnêtement. En réalité, je suis même contente que tu aies quelqu'un dans ta vie.

Maman m'a observée comme pour tenter d'évaluer la franchise de mes mots. J'ai soutenu son regard sans ciller. J'étais sincère.

– Il y a pourtant quelque chose qui te dérange à propos de Nathan et moi, a repris Maman.

Je n'ai pas pu m'empêcher de sourire. Maman était si fine quand il s'agissait de deviner mes pensées. Bien plus fine que je l'avais cru jusqu'à présent.

– En fait, je me demandais... et Sonny ?

Sonny était l'ancien petit ami de Maman. Et le souci était qu'il était encore amoureux d'elle et qu'il essayait de la convaincre de revenir avec lui. Pourtant Maman lui avait annoncé qu'elle allait épouser Nathan.

– Le couple que nous formions, Sonny et moi, appartient au passé. Nathan fait partie du présent.

– Sonny est au courant ?

– Je le lui ai dit et répété un très grand nombre de fois ces dernières semaines, a soupiré Maman. Nous devons tous avancer. Je ne veux plus vivre dans le passé.

Maman essayait-elle de me convaincre ? Ou de se convaincre elle-même ?

– Alors Nathan et toi, vous allez vous marier et vivre ensemble ? Maman a secoué la tête.

– Je ne sais pas, nous parlons mariage mais nous allons peut-être devoir différer nos projets. Les affaires de Nathan ne vont pas pour le mieux et il estime que nous devrions patienter.

– Et tu en penses quoi ?

– Je crois qu’il a raison... Je... je ne veux pas agir dans la précipitation.

– Maman, Nathan t’aime, alors pourquoi attendre ? La vie est si courte...

– Oui, tu n’as pas tort, a murmuré Maman.

Était-ce du doute que je décelais dans la voix de ma mère ? En tout cas, ça y ressemblait. Je n’étais pas certaine de bien comprendre sa relation avec Nathan. Ça me semblait plus une histoire de raison que de cœur, du moins de la part de Maman. Parfois, quand elle se croyait seule, une ombre passait sur son visage. Je savais que dans ces moments-là elle pensait à mon père. Avant, j’avais honte de mon père, Callum McGrégor, le terroriste qui avait fini au bout d’une corde. Ce n’était plus le cas. Et maintenant que je savais à quel point mon père et ma mère s’étaient aimés, je comprenais mieux que ma mère ait du mal à donner son cœur à un autre. Ça me faisait toujours bizarre de penser à l’amour que mon père portait à ma mère et à tout ce qu’il avait sacrifié pour elle et moi avant même ma naissance. Ça me procurait un sentiment étrange de chaleur, de réconfort et de tristesse.

Maman et moi sommes restées silencieuses un moment jusqu’à ce qu’elle m’ouvre ses bras. Je me suis tout de suite blottie contre elle. Nous nous sommes serrées l’une contre l’autre. Maman m’a caressé les cheveux. Moment d’amour et de paix.

Le jour de mon seizième anniversaire, je me suis réconciliée avec ma mère et j’ai perdu ma grand-mère. C’est injuste. C’est vraiment injuste. Pendant quelque temps après la mort de Grand-Mère, j’ai eu peur que ma nouvelle relation avec Maman ne dure pas, que tout redevienne comme avant, mais heureusement, ce n’est pas arrivé. Oh, bien sûr, on se dispute parfois et il nous arrive d’avoir des prises de bec mais Maman me

laisse toujours le temps de me calmer avant de me rejoindre et de me prendre dans ses bras. Elle me murmure qu'elle m'aime et ma colère disparaît comme une brume un matin d'été. Je ne sais pas comment j'aurais pu affronter la mort de grand-mère Jasmine sans Maman. Tobey et grand-mère Meggie m'ont dit et montré qu'ils étaient à mes côtés mais Maman ne m'a pas quittée un instant. Pendant la messe d'enterrement, elle m'a tenu la main tout du long pour que je sache que je n'étais pas seule. Et pas une fois, elle ne m'a reproché d'avoir fabriqué la bombe qui a tué Grand-Mère. Pas une fois. Chacun de ses sourires, chacune de ses étreintes, chacune de ses caresses sur mes cheveux me signifiait qu'elle me pardonnait. Mais comment accepter le pardon de ma mère alors que je ne me suis pas pardonné à moi-même ?

– Je t'aime fort, Callie Rose. Tu le sais, n'est-ce pas ? Et rien ni personne sur cette Terre ne pourra jamais changer ça, a chuchoté Maman.

– Tu me le promets ? ai-je murmuré.

Maman a souri.

– Croix de bois, croix de fer, si je mens, je vais en enfer.

– Je t'aime, Maman.

Maman m'a serrée plus fort et j'ai regretté... j'ai regretté si fort que grand-mère Jasmine ne soit pas là pour nous voir.

3. Tobey

– Eh, Raoul ! Relève-toi, Néant !

Dan, les mains en porte-voix autour de sa bouche, a crié si fort que j'en ai eu mal aux oreilles.

– Bon Dieu ! Dan ! Mes tympans !

– Scuse, a souri Dan, l'air tout content de lui.

Je me suis penché pour le renifler avant de me reculer, éccœuré.

– Dan ! Tu pues la sueur !

Dan a levé un bras pour sentir. Il ressemblait à un oiseau avec le bec caché sous l'aile.

– Wouah ! T'as raison ! s'est-il exclamé, surpris.

Je lui ai baissé le bras avant qu'il asphyxie tout le monde sur le terrain.

– Rassure-moi, Dan, t'es au courant que ça se lave, les dessous de bras ?

– J'ai oublié de mettre du déodorant ce matin ! a lâché Dan avec un air bête.

Oh, bon sang ! J'y crois pas !

Notre match de foot du lundi soir était déjà bien entamé. Le soleil de juillet était encore haut dans le ciel et il faisait trop chaud. Après quelques minutes à courir, mon T-shirt trempé collait à mon dos. Dan et moi n'étions pas dans la même équipe. Tous les deux placés à l'aile, on était censés se marquer l'un l'autre. Mais en fait, on en profitait pour discuter. On attendait patiemment que Raoul arrête son cinoche. Il était encore en train de se rouler par terre, en se tenant le tibia comme s'il jouait un mec en train de mourir dans un film de série B.

Notre partie se déroulait sur le terrain vague. Enfin, au parc de la Prairie comme l'ont répertorié les autorités locales sur leur site Internet. On n'était pas aussi nombreux que d'habitude. Juste assez pour un match sept contre sept et c'était la seule raison pour laquelle je jouais. Quand il y avait suffisamment de participants, j'étais en général

relégué au poste de remplaçant sur un des bancs de touche. Le terrain vague était un carré avec, à un bout, quelques toboggans et deux ou trois balançoires pour les mômes et, à l'autre, un jardin entouré d'une clôture. D'après ma mère, il n'y avait plus de fleurs dans le jardin depuis vingt ans. Le terrain était quadrillé d'allées bétonnées empruntées par les utilisateurs de véhicules à roues à leurs risques et périls, comme le précisaient les panneaux plantés un peu partout. Je me suis souvent demandé si les mères avec les poussettes et les mamies et leurs caddies de courses étaient concernées par cet avertissement. Notre terrain de foot se trouvait à côté du fameux jardin sans fleurs et il était entouré de fils barbelés rouillés. C'était pas grand-chose, ce terrain, mais au moins, il était à nous. Et il n'était pas couvert de détritiques ou de crottes de chien. Tous les footballeurs du quartier y veillaient.

Raoul a fini par se relever et a secoué sa jambe. Il était temps ! J'ai réceptionné la balle et j'ai déployé mon habileté légendaire pour la renvoyer aussi vite que possible. Et à un mec de mon équipe pour changer !

– Eh, qu'est-ce t'en penses ?

Dan m'a mis sa nouvelle montre sous le nez en agitant le bras. Elle était si près de mes yeux que je ne voyais rien. Il essayait de m'éborgner ou quoi ? Son parfum eau-d'aisselles puantes revenait me chatouiller les narines.

– Ma montre, a-t-il insisté. Comment tu la trouves ?

J'ai reculé d'un pas.

– Est-ce qu'elle peut zigouiller les avions qui volent à basse altitude ?

Dan a pincé les lèvres.

– C'était pas marqué dans le mode d'emploi.

– Est-ce qu'elle possède la nanotechnologie capable de drainer un hématome sous-dural ?

– C'est le modèle au-dessus qui fait ça.

– Alors, elle donne l'heure comme la mienne, qui était la moins chère de la boutique.

– Ouais, mais la mienne est cool et elle a coûté plus cher que tout ce que tu as dans ta chambre.

– Tu peux baisser ton bras avant que je meure étouffé ? l'ai-je supplié.

Dan a eu pitié de moi et a obtempéré. Je lui ai demandé :

– Ta montre, tu l'as achetée ou tu te l'es... procurée ?

Dan a fait une tête de six pieds de long.

– Je l'ai achetée, crétin de Néant ! J'ai le reçu et le certificat pour le prouver ! T'es quoi ? Un flic prima ?

J'ai levé les mains.

– Eh, ça me regarde pas où tu l'as eue, ta montre.

– Je l'ai payée avec de l'argent que j'ai gagné en travaillant, parce que moi, je passe pas mon temps à glander à l'école comme certains...

Le visage de Dan s'était un peu détendu mais à peine.

– Et elle est précise au moins ? ai-je demandé.

– Je te crois ! Elle est garantie pour ne pas perdre plus d'une seconde tous les cent ans.

À la place de Dan, vu le prix qu'il avait dû payer sa fichue tocante, j'aurais exigé qu'elle ne perde pas une seconde, même tous les cent ans, mais bon. En tout cas, je n'arrivais pas à croire qu'elle n'ait rien de plus que deux aiguilles en forme de flèches qui tournaient sur 360°.

– Alors, elle a quoi comme gadgets ?

– Pas de gadget. C'est pas un jouet que j'ai eu dans une tirette !

Dan a bombé le torse et haussé les sourcils.

- C'est la classe, c'est tout !
- Alors, elle dit juste l'heure ? ai-je insisté.
- Bon sang, Tobey ! On est potes ou quoi ? Des fois, je me demande ! s'est écrié Dan, exaspéré.
- OK, elle est super belle, ta montre, ai-je soupiré. Si un jour je me marie, ce sera avec elle et personne d'autre.
- Va mourir, a grondé Dan.

J'ai souri.

- D'accord, mais seulement si tu me promets de m'enterrer avec ta montre posée sur mon cœur.
- Tobey...
- OK, OK, j'arrête, j'arrête !

Dan s'est forcé à sourire. Il était déçu par mon manque de fascination pour sa montre mais ça lui passerait. J'ai jeté un coup d'œil vers la touche en me demandant laquelle des filles présentes était la dernière petite amie de Dan.

- Où est l'amour de ta vie ? ai-je demandé.
- J'en ai pas, Dieu merci ! a rétorqué Dan sans aucune émotion.
- Et comment se passe ta vie sexuelle ?

Dan a soupiré.

- J'en ai pas non plus malheureusement. D'ailleurs, en parlant de ça...

Une étincelle s'est allumée dans ses yeux.

- Comment va Callie Rose ?

Bon Dieu, j'aurais dû le voir venir !

- Dan, commence pas.
- Quoi ? s'est exclamé Dan sur un ton faussement innocent. Je te demande seulement si vous sortez toujours ensemble.
- Oui ! ai-je répondu fermement.

– Parce que si c’est pas le cas, a repris Dan en ignorant totalement ma réponse, j’en prendrais bien un morceau. Elle est canon pour une Prima.

– Elle est pas prima.

– Elle est pas nihil non plus, a rétorqué Dan.

– Alors, elle est quoi ? ai-je lâché, agacé.

– Canon, je viens de te le dire.

On est restés silencieux un moment. Pourquoi est-ce que j’avais été si prompt à affirmer que Callie n’était pas une Prima ? Peut-être parce que je n’arrivais toujours pas à croire qu’elle m’avait préféré à Lucas. Je ne pouvais pas m’empêcher de me dire qu’un jour elle allait se réveiller et... réaliser que j’étais un Néant.

– Eh Tobey, c’est bon. Remets-toi. Je te fais marcher, c’est tout.

– Je sais. Et t’inquiète, je te rendrai la monnaie de ta pièce, ai-je grogné.

Si seulement j’avais assez d’argent pour acheter des bracelets et des boucles d’oreilles et toutes ces choses que Callie méritait. Si seulement... J’ai pris le bras de Dan pour mieux regarder sa montre.

– Elle est vraiment cool, ai-je reconnu.

– Tu pourrais t’offrir la même, tu sais. Et même mieux, a déclaré Dan.

J’ai haussé les épaules.

– Tu sais qu’avec mon job, je suis au salaire minimum.

Mon boulot du samedi après-midi consistait à passer vingt pour cent du temps à vendre des téléphones portables et quatre-vingts pour cent à écouter les clients se plaindre. L’argent gagné me servait à payer mes fournitures scolaires et quelques bouquins.

– À ton avis, il me faudrait combien de temps pour acheter une montre comme la tienne ? Cinq ans ? Six ?

– Vendre des téléphones portables est pas le seul job disponible...

– C'est le seul qui m'intéresse, ai-je répliqué.

– T'en as pas marre de jamais rien avoir de ce que tu veux ?

Si. Justement. C'était exactement ça. J'en avais marre. Je pensais sans arrêt à tout ce que je pourrais faire, à tout ce que je pourrais être si j'avais les moyens !

– Il te suffirait de livrer quelques colis pour moi, a poursuivi Dan. Déposer un paquet ici ou là, en récupérer un autre ailleurs.

Pour la première fois, j'étais sensible à son discours.

– Je ne sais pas... ai-je commencé.

Sentant mon hésitation comme un requin sent l'odeur du sang, Dan a enfoncé le clou.

– Tobey ! C'est de l'argent facile. Pense à tout ce que tu pourrais faire avec quelques billets. Tu pourrais économiser pour te tirer de ce quartier pour commencer.

– C'est ce que tu fais ?

Je n'avais pas pu m'empêcher de lui poser la question.

– Non. Si j'avais ton cerveau et tes capacités, ouais, peut-être. Pour moi, c'est ça ou bosser dans une cafê't toute ma vie. Et tu vois, ça me fait pas vraiment envie. Mais toi, t'es intelligent, Tobey, et dans deux ans, avec tout l'argent que tu aurais ramassé, tu pourrais faire tout ce que tu veux...

Paquets. Livraisons. Dans la bouche de Dan, ça semblait simple et sans danger. Facile.

J'ai demandé :

– À qui tu livres ces paquets ?

– À ceux à qui ils sont destinés.

– Et pour qui tu livres ces paquets ?

Parce que ce n'était certainement pas pour la poste.

Dan a souri.

– Qu'est-ce que ça peut faire ? Je prends le colis et je l'apporte là où on me demande. C'est tout ce que je sais et je me fiche du reste. Tobey, réfléchis à l'argent que tu pourrais te faire. J'en ai ma claque d'avoir un pote toujours fauché à ma traîne.

Pour toute réponse, j'ai dressé mon majeur mais j'ai quand même réfléchi à ce qu'il disait.

Si j'avais de l'argent, Callie et moi...

J'ai coupé court. Je ne devais pas commencer à penser comme ça ou j'allais devenir cinglé.

Mais après tout, c'étaient juste des livraisons.

Je ne risquais pas grand-chose.

Sauf de me faire prendre.

J'ai secoué la tête, essayant d'effacer ces visions de montagnes de billets.

– Non, je ne crois pas, Dan. Tout ce que je veux, moi, c'est aller au lycée et ne pas me faire remarquer.

– Au lycée ! a ricané Dan dédaigneusement. J'espère que ton lycée ne va pas te faire oublier qui tu es !

J'ai bloqué ma respiration.

– Et je suis quoi exactement ?

– T'es un Nihil, Tobey. Et c'est pas tes études qui vont y changer quoi que ce soit.

– C'est pas ce que je veux.

– Pas mal de tes copains te considèrent déjà comme un vendu, a balancé Dan. À toi de leur prouver qu'ils se trompent.

Un vendu ? Quoi ?

– J'ai rien à prouver à personne, Dan.

– Hey !

Dan a levé la main.

– Moi, je te dis juste ce que tes autres potes disent sur toi.

Mes potes. J'ai plissé les yeux et j'ai jeté un regard vers mes soi-disant potes.

Dan a reculé d'un pas.

– Faut seulement que tu fasses attention que ton cerveau soit pas trop gros pour ta petite tête, a-t-il ajouté.

– Vouloir faire quelque chose de ma vie n'a rien à voir avec le fait de me vendre.

J'avais du mal à refouler mon ressentiment.

– Désirer à tout prix atteindre un but n'a rien à voir avec le fait de se vendre ! ai-je repris.

– Dis ça à Raoul et à...

– Non ! C'est à toi que je le dis. Ces crétins ne sont pas capables de comprendre que je vais au lycée pour apprendre à penser par moi-même, pour pouvoir faire quelque chose de ma vie ! C'est ça, se vendre, maintenant ? Je vois qu'on n'a plus besoin des Primas pour penser ce genre de truc ! On se dévalorise très bien tout seuls !

Dan a de nouveau reculé d'un pas.

– Écoute, je voulais juste...

– La prochaine fois que Raoul ou qui que ce soit d'autre sort ce genre de conneries, dis-leur de venir me parler en face ! ai-je poursuivi, furieux. Je vais continuer d'aller au lycée et de faire profil bas jusqu'au jour où je quitterai la Prairie. Point final !

Dan a secoué la tête.

– Arrête de rêver, Tobey, faut que tu choisisses ton camp. T'as pas le choix. McAuley peut te protéger, il est des nôtres.

Des nôtres...

McAuley était un truand notoire, rien d'autre. Mais le fait qu'il soit nihil suffisait à Dan. McAuley se présentait comme le pivot de l'équipe nihil. Il prenait sa part sur toutes les affaires louches de la Prairie – du moins, si les Dowd ne s'étaient pas servis les premiers. Les Dowd étaient la famille prima qui avait la mainmise sur toutes les activités illégales de la Prairie, du moins celles sur lesquelles McAuley n'avait pas encore posé ses sales pattes. À moins que ce ne soit l'inverse. Qui aurait pu le dire ? Ils offraient tous deux protection à ceux qui leur prêtaient allégeance. Les voyous nihils avaient tendance à se rallier à McAuley, la racaille prima rejoignait les forces vives des Dowd. Ségrégation criminelle fraternelle.

Il y a quelque temps, une petite frappe nihil du nom de Jordy Carson avait essayé de s'en prendre aux Dowd ; il avait disparu comme un pet dans le vent. Et pendant ce temps, un certain Alex McAuley, le second de Jordy Carson, attendait son tour, assis sur le banc de touche. Tout le monde disait que McAuley avait beaucoup appris des erreurs de son patron et qu'il avait l'intention de rester en place. Alors, il s'est assuré que tout le monde connaissait son nom et ses règles du jeu. Le problème, c'était que McAuley était pire que Carson. Et je suppose qu'il y avait assez de misère dans le quartier pour que les Dowd *et* McAuley en tirent profit. Et la misère, c'était nous, les Nihils et les Primas les plus pauvres. « Des nôtres », oui, bien sûr.

Dan a repris :

– L'ennui, c'est que le lieu neutre où tu veux vivre n'existe pas. Ni pour toi, ni pour aucun d'entre nous. Si tu te décides pas à choisir ton camp rapidement, tu seras nulle part.

– Ouais, mais nulle part a l'air d'être un chouette endroit comparé à ici !

– Si t’es nulle part, t’es mort, m’a corrigé Dan. Parmi nous, tu seras protégé, soutenu. McAuley veille sur les siens. Qui est de ton côté au jour d’aujourd’hui ?

– Toi, Dan, ai-je reparti en souriant.

– Très drôle, a-t-il grogné.

– Je sais que tu seras toujours là pour me couvrir.

– N’en sois pas si sûr, Tobey, a calmement déclaré Dan.

Mon sourire s’est effacé. Dan et moi nous sommes dévisagés.

– Eh vous deux ! On n’est pas là pour prendre le thé, a crié Liam, le capitaine de mon équipe. On vous demande de shooter dans cette foutue balle !

Dan et moi sommes revenus dans le jeu en essayant de donner le change, mais alors que mon corps s’activait sur le terrain vague à faire semblant de se rendre utile, mon esprit était ailleurs. Quand un autre joueur s’est roulé par terre, mimant la douleur, je suis resté derrière Dan et nous avons tous deux attendu que le match reprenne.

Je n’arrêtais pas de penser à ce qu’il m’avait dit.

J’avais l’impression qu’on venait de me réveiller à coups de pied. Je m’étais imaginé que Dan serait toujours à mes côtés et vice versa. Mais le fait que Dan commence des livraisons pour McAuley avait évidemment changé la donne. J’avais raté la marche. Et soudain, mon monde devenait sacrément plus compliqué.

Des années plus tôt, je m’étais dit qu’entrer au lycée de Heathcroft était le summum, la solution à tous mes problèmes. Je m’étais dit que je n’avais plus qu’à garder le profil bas et obtenir des bonnes notes pour entrer à l’université. Je me voyais déjà comme un mec important sur les marchés financiers. J’avais tout prévu. Je voulais un métier qui me rapporte

plein de fric. Mais tout ça, c'était l'avenir. Et j'avais juste oublié qu'avant d'en arriver là, je devais franchir quelques obstacles qui se dressaient devant moi. Le présent, c'était McAuley et les Dowd et le fait que je devais choisir un camp juste pour pouvoir marcher dans la rue sans risque. Le présent, c'était les amis qui vous tournaient le dos et ceux qui restaient. Le présent, c'était travailler dur et affronter un certain nombre de dangers.

J'ai compris que Dan avait raison au moins sur un point.

Cet endroit neutre où je voulais vivre, auquel je m'accrochais, était pareil à des sables mouvants.

4. Tobey

Au lycée, le lendemain, les mots de Dan continuaient de résonner dans ma tête. Je suis rentré seul parce que Callie avait une leçon de chant après les cours et, durant tout le trajet, les propos de mon pote m'ont hanté. Alors que je refermais la porte d'entrée, ma sœur Jessica est sortie du salon. Elle portait un vieux jean élimé et un T-shirt rouge à manches longues tellement délavé qu'il était presque rose. Avec du gel, elle avait dressé sur sa tête ses cheveux châtain clair. Elle affichait déjà un sourire ironique. J'ai retenu un soupir. Je savais ce que cet air signifiait. J'ai enlevé ma veste et je l'ai jetée sur la rampe. J'ai froncé les sourcils.

- Pourquoi t'es pas au boulot ?
- C'est mon jour de congé. Pourquoi tu fais cette tête ?
- J'ai eu une sale journée, Jessica, alors fous-moi la paix.
- Et pourquoi on ne méditerait pas tous les deux ? a suggéré ma sœur.

Le pire, c'est qu'elle était sérieuse. Elle était dans un trip hippie, transcendantalo-psy à la con. Enfin, depuis au moins quinze jours. Il y a un mois, elle affirmait que le kick-boxing était *le* seul moyen de sauver la société. Le mois d'avant, c'était la thérapie par les couleurs ; à l'époque, elle expliquait mon irascibilité permanente par le fait que je portais souvent du bleu et que je mangeais trop d'aliments rouges et bruns.

Je me suis dirigé vers la cuisine.

– Jess, je suis pas d'humeur pour tes délires. Vraiment pas.

– Tobey, tu as besoin de te plonger dans le lac Toi, a repris ma sœur en m'emboîtant le pas. Tu dois apprendre à connaître le véritable toi-même.

Le lac Toi... Bon Dieu !

– Jessica, lâche-moi ! ai-je grondé.

– Qu'est-ce qui t'arrive, Tobey ? Des problèmes avec ta petite amie ?

– Tu me fous la paix quand tu veux, Jess, OK ?

– Oh oh ! On dirait que tu n'as pas eu droit au moindre câlin aujourd'hui. Ni sous le pull, ni par-dessus.

J'ai jeté un regard noir à ma sœur mais, à juger de son sourire stupide, elle n'a pas saisi le message. Il en fallait beaucoup plus pour que Jess laisse tomber.

– Vous êtes allés jusqu'où, tous les deux ? a-t-elle demandé.

Je me suis approché du réfrigérateur. Si je l'ignorais, elle finirait peut-être par abandonner.

– Allez, Tobey, dis-moi. Mon esprit investigateur veut tout savoir, m'a taquiné Jessica.

J'ai ouvert la porte du frigo.

– Jess, je te sors un truc ? Du jus d'orange, de la limonade, un mêle-toi-de-tes-fesses ?

– Ce qui te regarde me regarde, petit frère, m’a informé Jessica. J’ai pris une canette de soda au gingembre et j’ai bousculé ma sœur pour passer.

– Quel pénible ! a crié Jessica. Un jour, tu vas te retrouver tout seul !

Bon sang ! Je ne demandais pas mieux. D’abord Dan et maintenant ma sœur.

– Jessica, casse-toi ! ai-je grommelé.

– Hors de question !

Je suis retourné dans l’entrée et, juste à ce moment, la sonnette a retenti. J’étais le plus près, j’ai ouvert.

– Hé Tobey ! T’es prêt pour notre exposé d’histoire ?

Je me suis écarté de devant la porte pour laisser Callie passer. J’ai inspiré discrètement. Elle portait le parfum à la cannelle que je lui avais offert au dernier Noël. Elle ne mettait plus que celui-là. Bon Dieu, j’adorais son odeur.

– Je pensais que tu ne voudrais pas commencer avant demain. Et ton cours de chant ?

– M. Seacole est malade aujourd’hui et le cours a été annulé. Je t’ai cherché ce midi pour te prévenir mais tu devais avoir mis ta cape d’invisibilité.

Callie m’a adressé un regard accusateur.

– Je suis rentré à la maison, a-t-elle repris, et Nathan était encore là. Maman et lui passent leur temps à se dévorer des yeux. Si j’étais restée plus longtemps, j’aurais fini par vomir. C’était ça ou venir te voir.

– Je peux considérer que j’ai gagné, alors ?

– Ouais. Enfin, c’était limite, hein, j’ai vraiment hésité, m’a souri Callie.

Elle avait noué ses cheveux en queue-de-cheval et avait échangé son uniforme pour un jean et un T-shirt moulant rose

pâle à manches longues. Un T-shirt super moulant qui mettait ses formes en valeur. Ses sandales bleues montraient ses ongles sans vernis. Elle mesurait un mètre soixante-quinze et elle était tout en jambes. En jambes et en... seins. Je me suis forcé à me concentrer sur son visage avant qu'elle me jette. Elle a commencé à monter vers ma chambre.

– Tu as nos notes ? a-t-elle demandé en se tournant vers moi.

J'ai sorti ma clé USB de ma poche. Je n'allais nulle part sans elle.

– Tout est là !

– Salut Callie. Ça va ?

– Salut Jessica. Ça va, merci.

Callie a souri à ma sœur.

– Tobey et moi allons travailler pour notre exposé d'histoire.

– Amusez-vous bien, a lancé Jess d'un ton moqueur. Mais n'oubliez surtout pas de laisser la porte ouverte et de garder toujours au moins un pied par terre.

– Ha ha ! Trop marrant ! ai-je lancé en montant à la suite de Callie.

Jessica a éclaté de rire. Elle se trouvait vraiment drôle. Ma sœur n'avait que dix-huit mois de plus que moi et même si elle travaillait à mi-temps dans un salon de coiffure, elle vivait encore à la maison. Avec son salaire, elle n'aurait pas les moyens de se payer un loyer avant l'âge de la retraite. Je ne la supporterai pas jusque là. Certainement pas.

Un de ces quatre, j'aurais tellement d'argent que je ne saurais plus où le mettre. Je me le suis juré le jour de mon admission à Heathcroft. La réussite n'était qu'une question de mental. Et j'avais un mental en acier. J'allais devenir riche. Par n'importe

quel moyen. N'importe quel moyen légal, évidemment. Pas question de gagner de l'argent avec l'ombre de la prison au-dessus de la tête. Au moins, la peine de mort a été abolie. Pas trop tôt.

En haut des marches, Callie s'est tournée vers moi et m'a souri. J'étais parfaitement conscient que les petites disputes entre ma sœur et moi l'amusaient. Mais Jessica trouvait toujours le mot juste pour me porter sur les nerfs. Particulièrement au sujet de Callie. D'ailleurs, maintenant que j'y pensais, elle n'arrivait à m'énerver que quand elle parlait de Callie.

Nous sommes entrés dans ma chambre et je reconnais que j'ai fermé ma porte un peu plus violemment que nécessaire. Les commentaires de ma sœur m'avaient mis les nerfs. Et si à cause de ses allusions lourdingues, Callie décidait de ne plus entrer dans ma chambre ?

– Hé Tobey, tu crois que je devrais me déshabiller et m'allonger sur ton lit ? a lancé Callie. Comme ça, ta sœur aurait de bonnes raisons de t'asticoter.

– Bonne idée ! ai-je souri.

Si seulement elle le faisait pour de vrai !

– Dans tes rêves, m'a rembarré Callie.

Eh oui, dans mes rêves justement.

– On peut toujours tenter, ai-je soupiré pour rire.

J'ai enlevé ma chemise d'uniforme pour passer un T-shirt blanc propre. Merci Maman ! J'ai décidé de laisser mon pantalon d'uniforme où il était : sur mes fesses. Je n'étais pas d'humeur à entendre Callie se moquer de mes « jambes maigrichonnes de poulet pas cuit ». Je me suis assis à mon minuscule bureau et j'ai branché ma clé USB à l'ordinateur familial. On l'avait installé dans ma chambre parce que c'est moi qui l'utilisais le plus souvent.

– Tobey, blague à part, pourquoi est-ce que tu ne dis pas à ta sœur que nous sommes juste amis ? m’a soudain demandé Callie.

J’ai détourné le regard.

– J’ai essayé mais elle ne me croit pas.

Callie a froncé les sourcils.

– Moi je lui ai répété des centaines de fois que tu me considérais juste comme un pot de colle mais elle ne m’a pas crue non plus. Je me demande pourquoi.

Assise sur le bord de mon lit, elle a jeté un coup d’œil à sa montre.

– Tu crois qu’elle va mettre combien de temps aujourd’hui ?

– Je lui donne trois minutes, ai-je soupiré pour de bon cette fois. Et je suis large.

Callie a secoué la tête.

– Nan, moi je dis sept minutes quinze secondes. Elle va attendre d’être sûre qu’on est vraiment en train de faire quelque chose avant de se pointer.

– Tu te trompes. Deux ou trois minutes au maximum. Si elle attend plus longtemps, elle aura peur d’avoir raté un épisode.

– Elle sait des choses que j’ignore, a ri Callie. Tu serais du genre rapide ?

Tobey, fais gaffe...

– Personne n’est jamais venu se plaindre, ai-je répliqué.

Callie m’a dévisagé, une étrange expression sur le visage, puis a baissé les yeux vers les formes géométriques imprimées sur ma housse de couette.

– Peut-être qu’on n’est pas toutes aussi faciles à satisfaire que Misty.

Misty ? Qu’est-ce qu’elle venait faire là-dedans ? Et puis qu’est-ce que Callie voulait dire par là ? Qu’est-ce que je devais

faire pour la satisfaire ? Est-ce que Lucas lui en avait déjà donné une idée ? Cette conversation commençait à prendre un tour dangereux. Je ferais sans doute mieux de fermer ma grande bouche.

Callie s'est levée et s'est approchée de mon bureau.

– Voyons voir comment tu as arrangé toutes nos recherches.

J'ai essayé d'avoir accès à mes fichiers mais mon ordinateur ne reconnaissait même pas ma clé. Après deux nouvelles tentatives, je suis passé directement par le système. Des symboles bizarres et des hiéroglyphes sont apparus sur mon écran.

– Tobey ! Mes dossiers ! Ils sont où ?

La voix de Callie était blanche et sa question purement rhétorique. Elle voyait aussi bien que moi ce qui était arrivé à ses dossiers.

Je me suis empressé de me défendre.

– Attends, j'y suis pour rien. J'ai acheté cette clé il y a à peine un mois. C'est le dernier modèle !

– Le dernier modèle, mes fesses ! s'est exclamée Callie, dégoûtée. Tobey, je n'ai vraiment pas envie d'avoir à refaire toutes mes recherches.

– Tu avais fait une sauvegarde de tes notes ?

– Pas de la dernière version, non. J'ai changé deux-trois trucs au lycée avant de tout mettre sur ta clé et après j'ai effacé les fichiers. Et puis, il y a aussi le petit film et tout ce que tu avais mis toi. On a tout perdu ?

J'ai acquiescé.

– T'inquiète, je n'aurai qu'à tout refaire. Ça me prendra pas plus de deux ou trois heures.

J'essayais de rassurer Callie mais je savais pertinemment qu'on venait de perdre au moins deux jours de travail. Il

allait me falloir un temps fou pour refaire les graphiques et le petit film que j'avais inclus dans notre présentation. Bon sang !

– Mais qu'est-ce qui est arrivé à ta clé ? Tu l'as mise au micro-ondes ou quoi ?

– Ou quoi, ai-je grogné en retirant la clé de l'ordinateur.

– Rapporte-la et fais-toi rembourser, m'a conseillé Callie.

J'ai hoché la tête. Je n'avais pas beaucoup d'espoir de ce côté-là. Je n'avais aucune idée de ce que j'avais fait du ticket de caisse. J'ai remis ma clé dans ma poche, complètement démoralisé. Peut-être que le magasin accepterait au moins de me l'échanger ?

Callie est retournée s'asseoir sur mon lit.

– On peut toujours continuer. Je remettrai mes notes à jour en rentrant à la maison.

Elle a jeté un coup d'œil à sa montre.

– Ta sœur ne va pas tarder à arriver, tu devrais venir t'asseoir à côté de moi. Ce serait dommage de la décevoir.

J'ai obéi. Je me suis assis si près d'elle que nos bras et nos cuisses étaient collés. Je sentais la chaleur du corps de Callie passer à travers mes vêtements.

– Tu sens quoi ? ai-je demandé en me penchant sur son cou.

– Pourquoi ? C'est désagréable ?

Callie a reniflé son poignet d'un air de doute. Elle avait dû se mettre quelques gouttes de parfum également sur les poignets. Et bien sûr que ce n'était pas désagréable. Au contraire.

– Tu sens le biscuit, ai-je murmuré.

Callie a écarquillé les yeux.

– Merci !

– C'était un compliment.

Callie a levé les yeux au ciel.

– Alors un conseil, Tobey : ne dis jamais à Misty ou une autre de tes petites amies qu'elle sent le biscuit. Dis-leur que leur parfum est fleuri, sexy, exotique, agréable, ce que tu veux mais pas ça !

– Mais j'aime bien les biscuits, ai-je protesté.

Callie m'a jeté un regard soupçonneux.

– Tu te moques de moi ?

Je lui ai souri et j'ai décidé que le silence était la meilleure réponse dans ce cas. J'aimais vraiment le parfum de Callie et c'était vrai qu'elle sentait le biscuit, mais j'avais l'impression que si j'insistais, sitôt rentrée chez elle, elle viderait le contenu du flacon que je lui avais offert pour Noël dans les toilettes.

Callie a soupiré et s'est appuyée sur les coudes. J'aurais préféré qu'elle ne fasse pas ça. Ça faisait encore plus ressortir ses seins. J'étais obligé de me concentrer pour que mes yeux restent fixés au-dessus du niveau de ses épaules.

– Ça te dirait qu'on se regarde un film quand on aura fini nos devoirs ? m'a soudain proposé Callie.

Je me suis tout de suite mis sur mes gardes.

– Quel genre de film ?

– *Le Mystère d'Angie* passe à neuf heures, a suggéré Callie.

– C'est quoi ?

– Un drame social contemporain qui se déroule...

– Laisse tomber.

Je me fichais pas mal de l'endroit où ça se déroulait. Les mots « drame social contemporain » suffisaient largement.

– Il y a aussi *Le Mal-aimé* à la même heure sur la chaîne...

– Ah non ! *Le Mal-aimé* ! C'est quoi ce titre ! me suis-je écrié.
Y a pas un film d'action ou d'horreur ?

– Et si je te dis que *Le Mal-aimé* est une comédie musicale ?
Une comédie musicale ? Génial !

– Bien tenté.

Callie a soupiré.

– Qu'est-ce que tu reproches aux films romantiques ?

– Callie, j'ai pas du tout envie de regarder un truc avec des gens qui ont des crises existentielles et qui dégoulinent de sentimentalisme juste pour que tu puisses pleurer à côté de moi, ai-je déclaré. Pas question !

– Je ne vois pas ce qu'il y a de mal à pleurer devant un film ! m'a lancé Callie. Ça peut même faire du bien de pleurer tout court. J'ai appris ça à la mort de grand-mère Jasmine.

– Si tu le dis, ai-je marmonné.

Callie a penché la tête en me dévisageant.

– Ah, parce que tu ne le sais pas peut-être ! Tu n'as pas pleuré quand ton père est parti ?

– Non. Je vois pas pourquoi j'aurais pleuré. C'était pas la première fois qu'il se tirait. Et s'il revenait, ça voudrait pas dire que ce serait pour de bon. Pleurer sur le départ de mon père, ça aurait été comme pleurer à chaque fois que le soleil se lève.

Callie a froncé les sourcils.

– Quand est-ce que tu as pleuré pour la dernière fois ?

– Je sais pas, ai-je répondu honnêtement. Des années.

– Il n'y a rien de mal à verser quelques larmes. C'est même parfois la seule manière d'améliorer les choses.

– Je suis même pas sûr que je saurais encore pleurer. Ça me ressemble pas, c'est tout. Si on changeait de sujet ?

Callie a soupiré mais a cédé.

– Alors, tu penses que ta sœur va donner quel prétexte à son irruption dans ta chambre cette fois ?

J'ai haussé les épaules.

– Qui sait ? Elle dira peut-être qu'elle veut récupérer une de ses revues.

– Ou un de ses accessoires de coiffure ?

Comme si je gardais une de ses perruques ou un de ses produits pour cheveux sous mon lit. Jess n'allait en cours qu'un jour par semaine mais elle rapportait tellement d'objets et d'accessoires à la maison que bientôt, Maman et moi allions être obligés de lui laisser nos chambres.

– À moins qu'elle ne vienne s'enquérir de la santé de Câlin, mon serpent... ai-je suggéré.

– Sauf que Câlin est mort depuis au moins cinq ans, a grimaqué Callie.

– Ah, mais Jessica communique avec les esprits ! lui ai-je rappelé. Même les esprits de serpents.

– Ta sœur est douée de nombreux talents.

– Si ça pouvait inclure se mêler de ses...

La porte s'est soudain ouverte dans un grincement.

– J'espère que je ne vous dérange pas tous les deux. Tu m'as appelée, Callie ? a demandé ma sœur. J'ai cru t'entendre m'appeler.

Callie et moi avons échangé un regard. Je n'ai même pas eu besoin de regarder ma montre.

– J'ai gagné, ai-je chuchoté.

– Oui, Jessica, je t'ai appelée, s'est exclamée Callie. Je m'apprêtais à faire l'amour avec ton frère d'une manière passionnée et sauvage et j'ai pensé que tu voudrais venir voir.

– Oh ! Callie ! J'espérais que tu avais meilleur goût que ça !

La répulsion a déformé le visage de ma sœur.

– Non, je t'assure, j'aime la manière dont ton frère et moi nous vautrons dans la luxure. Tu devrais regarder, Jessica, tu pourrais apprendre des choses.

Callie a tiré sur l'arrière de mon T-shirt, manquant de m'étrangler. Je me suis laissé tomber en arrière avant que ma pomme d'Adam ne soit coupée en deux. Callie m'a sauté dessus. C'est la seule expression qui convienne. Elle m'a sauté dessus. Et avant que j'aie eu le temps de cligner un œil, elle a posé ses lèvres sur les miennes et enfoncé sa langue dans ma bouche. Bon sang, c'était bon ! Je l'ai prise dans mes bras et attirée contre moi.

– Beurk ! Vous êtes écœurants ! a crié Jessica. Je préfère m'en aller. Vous étiez pathétiques mais maintenant vous êtes répugnants !

J'ai plus ou moins entendu la porte se refermer, mais j'étais totalement ailleurs. J'ai serré Callie plus fort. Mon sang palpitait dans mes veines et semblait se ruer dans une partie très spécifique de mon anatomie. Callie avait bon goût, son parfum était merveilleux et c'était fantastique de la sentir contre moi. Il m'a fallu quelques secondes pour me rendre compte qu'elle essayait de me repousser. Je l'ai lâchée à contrecœur.

– C'est bon, on peut arrêter maintenant.

Son haleine tiède me caressait le visage.

– Ta sœur est partie.

On s'en fout de ma sœur.

– Espérons que ça va la guérir de ses délires ! a ri Callie. Je ne sais pas pourquoi, mais ça n'a pas eu l'air de tellement lui plaire de te voir les jambes en l'air.

J'ai plissé le nez.

– Bon sang, Callie ! Même moi, je suis écœuré rien qu'à l'imaginer !

Callie s'est assise brusquement. Elle ne souriait plus.

– Tu veux dire que tu trouves écœurante l'idée de faire l'amour avec moi ! Merci !

Je l'ai dévisagée et je me suis assis à mon tour.

– Non... ce n'est pas ce que je voulais dire... seulement si... si ma sœur était présente.

Callie a penché la tête sur le côté.

– C'est bon, Tobey, j'ai compris. Je ne suis pas Misty.

Elle était cinglée ou quoi ?

– J'ai aucune envie que tu sois Misty !

Callie a haussé les épaules. Elle a farfouillé dans son sac et en a sorti deux livres. J'ai soupiré intérieurement. Elle ne me croyait pas. Ou alors, elle me faisait marcher pour me faire payer ce que je lui avais dit tout à l'heure ? Si c'était le cas, elle était vraiment très forte. Habituellement, j'avais une longueur d'avance à ce jeu-là, mais ces derniers mois, elle avait pris du grade. Elle me menait par le bout du nez.

– Callie, il n'y a rien entre Misty et moi, ai-je tenté.

– Si tu le dis.

Callie évitait soigneusement de me regarder dans les yeux.

– Oui, je le dis. Et c'est important pour moi que tu le croies !

– Pourquoi ?

– Parce que, ai-je rétorqué en essayant de masquer l'impatience de mon ton. Tu comprends ?

– J'ai compris, a lâché Callie. Bon, on fait nos devoirs maintenant ?

Très bien, si elle voulait qu'on se concentre sur nos devoirs, pas de problème. On pouvait être deux à jouer ce petit jeu.

– Sur la Seconde Guerre mondiale, tu veux écrire les articles de quel point de vue ? Celui des perdants ou celui des gagnants ? a-t-elle voulu savoir.

– Je m'en fiche. Choisis.

– Tu réponds toujours la même chose quand je te demande de prendre une décision, a lancé Callie.

Elle était manifestement un peu agacée.

– Tu as peur de saigner du nez ou d’avoir une rupture d’anévrisme si tu prends une décision par toi-même ?

– Qu’est-ce que tu as ? ai-je grondé, exaspéré.

Callie m’a toisé, sa tête penchée sur le côté.

– Tobey, on est quoi ? À part compliqués, je veux dire.

– On est amis, ai-je répondu aussitôt. On est super bons amis !

Où voulait-elle en venir ? Elle a acquiescé.

– Oui, tu dois avoir raison.

– Je dois avoir raison ? Tu n’es pas sûre ?

– Si je te pose la question, c’est que je veux ton avis.

– Qu’est-ce que ça veut dire ?

Cette fois, Callie a souri.

– Ben, ça aussi j’attends que tu me le dises. Bon, allez, remettons-nous au travail.

Parfois, je ne comprends pas Callie. Je ne la comprends pas du tout.

Je ne suis pourtant pas stupide mais je ne la comprends pas.

Bon sang ! Ce qu’elle est compliquée !

5. Callie

Parfois, je ne comprends pas Tobey. Je ne le comprends pas du tout.

C’est le garçon le plus intelligent que je connaisse mais parfois, il ne capte rien à rien !

Bon sang ! Ce qu’il peut être bouché !